

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 30

Artikel: Une femme en loterie : [suite]
Autor: Desprez, Adrien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ses. Je montais sur l'arbre et leur en jetais des bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches.... Je me disais en moi-même : « Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jetterais ainsi de bon cœur. »

L. M.

Un voyage à bon marché.

Un brave paysan, François ***, avait si souvent entendu parler de Paris, qu'il grillait d'envie de le connaître. Plusieurs de ses amis, qui avaient été à l'Exposition de 1878, ne cessaient de lui corner aux oreilles : « Si tu savais comme c'est beau, Paris !... Si tu voyais le Panthéon, Notre-Dame, le Louvre, l'Opéra, le Trocadéro !... Et les Parisiennes ! Toutes belles, douces, aimables, souriantes ! »

Mais le pauvre François, vieux garçon, âgé de 40 ans, n'avait encore aucune économie, pas un écu disponible. Chaque soir, il allait à l'auberge, où un litre en amenait un autre, et le vin l'égayant, il chantait un bout de chanson et allait se coucher content. Il aurait vieilli dans cette espèce de béatitude si Paris n'eût pas existé, si on ne lui eût pas représenté cette grande ville sous un jour aussi séduisant. Aussi François ne se coucha et ne se leva bientôt plus qu'absorbé, obsédé par cette idée : Aller à Paris.

Malheureusement, les voyages coûtent, même en troisièmes, et les économies projetées par le bon homme ne se réalisaient guère, car les demi-litres allaient toujours bon train.

— Décidément, tu n'iras jamais à Paris, lui disaient ceux qui trinquaient avec lui ; c'est une affaire en règle.

— Je vous dis que j'irai, je le jure ! disait François en frappant énergiquement sur la table.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis ces entrefaites, lorsque survint tout à coup la nouvelle de la découverte de Pasteur contre la rage. Ce qu'on vit dès lors apparaître de gens enragés est inimaginable. Il en venait de partout chez le célèbre savant. Les riches s'y rendaient par premier train et débarquaient rue d'Ulm quelques heures après la morsure ; mais les pauvres diables, obligés de faire la route à pied, seraient tous morts avant d'arriver. Et c'est pour leur venir en aide que plusieurs communes décidèrent qu'en pareille circonstance les frais de voyage seraient payés aux pauvres mordus.

François, qui était assez rusé, fut enchanté de cette mesure philanthropique ; mais les dogues et les caniches enragés étaient si rares dans la contrée que François n'eut pas la chance d'en rencontrer un seul, quoiqu'il fût chaque jour à leur recherche. « Bah ! se dit-il, je trouverai bien quelque chien de bonne volonté qui m'enfoncera ses dents dans le bras ; du reste, je me charge de lui en donner le motif. »

A partir de ce moment, notre gaillard tira violemment la queue à tous les chiens de l'endroit. Fatalité ! tous souffrirent cette méchanceté, se contentant de pousser quelques aboyements.... « Mordez-moi donc, idiots, murmurait François, c'est pour

me rendre service !... Vous ne voulez pas ?... C'est égal, vous ne m'empêcherez point de voir Paris. »

François se rendit à la campagne, et là, se mordit profondément lui-même. Il avait eu soin, auparavant d'arracher au cou de divers chiens quelques touffes de poil, et dès que le sang coula, il s'enfuit à travers champs en criant : « Au chien enragé ! Au secours !... Je suis enragé !... Je serai bientôt mort ! »

Et chacun d'accourir, armé d'épieu, de bâton, de fusils. Tout le village était en émoi. La municipalité fut convoquée à la hâte ; on constata la morsure et l'on ne douta nullement qu'elle ne fût celle d'un chien atteint de la terrible maladie.

La cas était pressant ; le boursier remit à François 250 francs et on l'expédia par le premier train.

Il y a de cela bien des mois et la municipalité attend encore de ses nouvelles. François a dû nécessairement supposer qu'à son retour, on lui demanderait trop d'explications. Il est à Paris, il s'y plaît et il y reste.

(D'après Auguste SAULIÈRE.)

UNE FEMME EN LOTERIE

VII

L'aube blanchissait à peine lorsque, mettant le pied dans la cour, sir Adams vit Miss Addah déjà en selle et prête à partir.

— Où allez-vous ? s'écria-t-il en faisant un bond de bête fauve.

— Je m'en vais, je vous l'ai dit hier, répliqua tranquillement la jeune femme.

— Vous ne partirez pas ! hurla-t-il avec une sorte de rage.

— Et qui donc m'en empêchera, s'il vous plaît ?

— Moi ! fit-il en saisissant la bride du cheval.

— Je voudrais bien voir cela, répliqua-t-elle en riant.

D'un coup de cravache magistralement appliqué, elle lui fit lâcher prise ; puis elle enleva son cheval, qui partit comme une flèche.

Sir Adams poussa un cri de douleur et de rage. Il resta d'abord stupéfait ; puis, courant à son écurie, il sauta sur un cheval et s'élança à sa poursuite.

Les domestiques, témoins de cette scène singulière, regardèrent un moment cette chasse d'un nouveau genre. Les deux chevaux, qu'on apercevait d'abord distinctement dans l'immensité de la prairie, ne semblèrent bientôt plus que des points noirs, puis ils disparurent derrière un pli de terrain.

La course continua longtemps avec des chances inégales, les deux adversaires conservant à peu près leurs distances premières. La victoire était assurée à celui dont le cheval fournirait la plus longue carrière. Tout d'un coup, celui de Miss Addah fit un faux pas et roula par terre. L'intrépide écuyère fut aussitôt debout et prête à se remettre en selle ; mais sir Adams arrivait près d'elle.

— N'approchez pas ou je vous tue ! fit-elle en présentant la bouche de son revolver à son assaillant.

— Eh ! tuez-moi, vous me rendrez service, vous me débarrasserez d'une vie que vous avez achevée de me rendre odieuse. J'étais tranquille dans ma solitude : pourquoi être venue troubler mon repos ? pourquoi y avoir introduit une animation dont je ne pourrai plus me passer désormais ?

— Allons donc ! vous êtes trop heureux de ressaisir votre liberté, de ne plus sentir à vos côtés quelqu'un qui vous contrarie sans cesse.

— Hélas ! de volonté, en ai-je encore ? Vous l'avez paralysée, et je ne me reconnais plus, ajouta-t-il tout bas, comme honteux de faire un aveu pareil.

— Et si je ne veux pas rester, moi ? s'écria Miss Addah avec ce ton agressif que donne aux femmes la certitude de la victoire.

— Je vous y forcerai à mon tour par les moyens que vous vouliez employer contre moi ; j'ai pour moi la loi et le droit, répliqua sir Adams en reprenant son air farouche.

Miss Addah partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ! les excellents titres que vous avez là. Mais vous n'avez donc pas deviné que je vous ai conté une histoire, que je ne suis pas Miss Addah Sturge, mariée depuis longtemps à celui qui a gagné sa main.

— Mais alors qui êtes-vous, et pourquoi cette plaisanterie ? demanda sir Adams en se relevant de toute sa hauteur, avec un ton sévère et hautain ; pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Par curiosité, tout simplement. Je suis fille d'Eve, et curieuse comme elles le sont toutes.

— Curieuse de quoi ? interrogea sir Adams, qui redoutait une nouvelle mystification.

— J'avais si souvent entendu parler de vous par Miss Lucy...

Au nom de celle qui l'avait abandonné et trahi, les sourcils de sir Adams se froncèrent d'une façon terrible.

— N'allez pas me tuer pour cela, continua la jeune femme sur un ton de raillerie. Je vais vous expliquer pourquoi vous avez été trahi, puisque vous tenez à employer ces grands mots de mélodrame. Miss Lucy ne vous a pas abandonné, elle ne vous a pas trahi, seulement elle a eu peur de vous, peur de votre caractère violent. Voilà la vérité. Quand j'essayais de raisonner avec elle, de lui dire qu'avec un peu d'habileté une femme triomphait des caractères les plus sauvages : « Ah ! ma chère, tu ne le connais pas, me répondait-elle en joignant les mains, c'est une bête féroce, il m'avalerait à la moindre velléité d'opposition de ma part. » Je vous avoue que cela me faisait rire ; je me refusais à croire qu'il y eût des natures aussi indomptables. Je voulais me convaincre par moi-même ; je voulais voir, et c'est pour cela que je suis venue.

— Et... qu'avez-vous vu ? demanda sir Adams avec une certaine hésitation.

— J'ai vu, continua gaiement la jeune femme, que vous aviez un caractère atroce, abominable, mais qu'à force de s'ingénier on trouve encore le moyen de ne pas être dévorée. Je suis contente de moi : je m'en vais avec les honneurs de la guerre, je vous ai forcé à demander grâce.

— Madame, fit sir Adams d'un ton de douceur et de soumission qui eût satisfait la femme la plus exigeante, à celui qui demande grâce, on accorde le pardon.

La jeune femme réfléchit un moment et lui tendit résolument la main.

Celle qui s'appelle maintenant Lady Adams traîne partout le mari trouvé d'une façon si originale : tantôt elle le promène à Paris, à Brighton ou à Nice ; tantôt elle le ramène dans son habitation des prairies, pour l'en arracher le lendemain et lui faire faire le tour des deux Amériques. Plus elle le secoue, plus elle le bouscule, plus il fait entendre ce grognement, qu'il voudrait prendre pour un signe de mécontentement, mais qui est chez lui l'expression réelle de la satisfaction. Quand elle essaie de quitter ce rôle pour devenir un moment douce, bonne et aimante, elle voit ses yeux s'allumer, son front s'assombrir et sa farouche humeur reparaitre. Alors elle devient encore plus contrariante et acariâtre, elle lui fait reprendre sa vie de juif-errant, l'entraînant au nord quand il voudrait aller au midi, et elle ne tarde pas

à voir la sérénité reparaitre sur son front. Aussi est-elle persuadée que c'est par une disposition toute providentielle que les femmes sont douées de l'esprit de contradiction, qui seul peut assurer le bonheur de leurs maris, et a-t-elle la conviction de faire par vertu ce que les autres femmes font par plaisir et par habitude.

ADRIEN DESPREZ.

Il y a une limite à tout.

L'inauguration de la statue de Lamartine, qui a eu lieu dernièrement à Passy, a remis sur le tapis divers épisodes de la vie du poète. On raconte, entre autres, cette amusante anecdote :

C'était en 1848. A peine installé au ministère des affaires étrangères, après cette révolution où il avait joué un rôle éminent, Lamartine fut assailli de sollicitations et de recommandations de toute espèce. Il reçut un jour une délégation des « Vésuviennes », phalange d'amazones républicaines, revêtues d'un uniforme archifantaisiste qui ne manquait pas de pittoresque. Les séances de leur club et leurs manifestations publiques furent une des gaietés de cette époque agitée.

La cohorte déléguée par ces guerrières patriotes avait envahi le cabinet de Lamartine et remplissait l'atmosphère d'effluves variées, depuis le patchouli jusqu'à l'ail, et depuis le caporal (de la régie) jusqu'à l'absinthe.

La « capitaine » prit la parole :

— Citoyen ministre, dit-elle à Lamartine, les Vésuviennes ont tenu à t'envoyer une députation pour t'exprimer toute l'admiration que tu leur inspires. Nous sommes cinquante ici, et, au nom de toutes les autres, nous avons mission de t'embrasser !

Lamartine demeura un instant effaré. Embrasser la « capitaine », passe encore, mais la compagnie tout entière ! Et puis, dans les rangs de la délégation, il y avait certains minois que le poétique « amant d'Elvire » trouvait, il faut l'avouer, bien peu sympathiques...

Le poète, qui avait eu si souvent des inspirations de génie, eut alors une inspiration d'homme d'esprit. Il s'avance vers les Vésuviennes et, de son accent le plus inspiré :

— Citoyennes, merci, merci du fond de l'âme des sentiments que vous me témoignez. Ce moment, certes, sera un des plus doux et des plus glorieux de ma vie ! Mais, citoyennes, laissez-moi vous le dire : des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes. Elles sont des hommes, et, entre hommes, on ne s'embrasse pas. On se tend la main ; on se la serre, et c'est à la vie à la mort !

— Vive Lamartine ! crièrent les cinquante Vésuviennes électrisées ; et l'échange des cinquante poignées de mains eut lieu aussitôt. Mais, disait Lamartine, je n'eus jamais si belle peur !

On nous rappelle ce charmant épisode de la dernière abbaye des Vignerons, de Vevey.

Vingt mille personnes avaient pris place sur d'immenses estrades pour contempler la fête. Tout le monde était assis. Un monsieur, un seul, se tenait debout, se garant du soleil avec une large om-